

Le tricheur

Autor(en): **Landry, Charles-F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **75 (1948)**

Heft 10

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-226607>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le Tricheur

par Charles-F. Landry

En arrivant dans la côte, la bête s'est mise au pas. C'est une jument intelligente, qui connaît bien son affaire : en sortant du bourg on vous fait prendre le trot ; on le garde jusqu'à la prise d'eau ; là, il y a un petit raidillon qui vous renseigne sur l'humeur du maître. Quand il est de bonne humeur, il vous laisse faire ; et quand il est de mauvaise, ou préoccupé, il vous a lancée, de tout loin, pour qu'on la grimpe en partie, cette pente... Puis, vient un long plateau sans haies, sans arbres, avec des blés peints en jaune, par grands rectangles : là, on reprend le trot. Et enfin, cette côte où on est.

Ulysse n'a pas fait savoir à sa bête qu'elle aurait bien pu courir encore un bout de chemin. C'est qu'il pense à autre chose, et la jument le sent bien. Elle va son pas, balançant la tête à droite puis à gauche, pour maintenir le rythme du trait. Mais de temps en temps, elle bouge les oreilles, parce qu'elle entend le maître qui parle...

C'est une étrange conversation qu'emporte le vent sur les blés. La croupe de la jument est bleue sous les reflets du soleil. Ulysse sent les choses autour de lui habituelles, quand lui ne l'est pas. Le bouton de la mécanique est toujours branlant sur son rivet ; le manche du fouet est toujours sous la semelle, la couverture pliée sous les fesses. Alors, qu'est-ce qu'il y a ?

« Ulysse, tu étais un honnête homme... »

« Ulysse, tu n'aurais jamais dû faire ça... »

« Ulysse, n'y pense pas.. »

Le gros paysan se dit ces choses à voix haute, et la jument remue les oreilles. Il se dit aussi, mais dans son esprit : « Tiens, le blé à Fivaz n'est guère beau... » Mais il est tout de même rappelé à ses idées, et voici ce qu'elles sont :

On est descendu à la foire. Pas dans l'intention ferme de faire la foire, mais on ne sait jamais s'il n'y aura pas une bonne affaire qui se présentera juste devant votre nez, alors qu'on ne s'y attendait pas. On a donc pris de l'argent pour en avoir « en cas », et quand la femme a dit : « Montre ce que tu prends ! », on a mis dix francs à part, pour si jamais on rencontre des amis. Mais ça, on sait que ça finira par se savoir, parce que la femme fait bien les comptes, et qu'un moment ou l'autre on s'expliquera sur ce sujet.

Ça a donc été la première faute. Mais enfin, à quarante-huit ans, on est tout de même son maître (c'est une raison qu'il se donnait ce matin de bonne heure, sur la route) et qui valait ce que valent les mauvaises raisons...

Il y avait une faute, encore plus ancienne, une de ces fautes sur lesquelles on peut toujours discuter avec le diable, et qui était de savoir si on aurait vraiment eu besoin d'aller à la foire. La femme trouve toujours que ce n'est pas nécessaire. Elle ne le dit pas, elle le montre. A des riens. Ou si elle trouve qu'on peut y aller, c'est que c'est elle qui l'a décidé depuis longtemps dans sa tête. Elle prend un crayon, pendant qu'on met ses bons habits,

elle fait une liste de ce qu'elle veut qu'on achète, et elle vous donne la somme, au plus juste. Ce qui ne l'empêche pas de vous demander des comptes, quand on revient, pour le cas où les choses auraient baissé, sur le prix qu'elle connaissait.

Donc, muni de ces deux fautes — l'inutilité du voyage et l'argent pris en plus — Ulysse s'était vu arriver à la foire. Garer la bête, boire un coup, et le voilà parti, les mains dans la blouse. Un petit tour à gauche, une petite pistée à droite ; un arrêt ici, un arrêt là, et le temps passe... On a plus longuement regardé les bêtes. Il y avait aussi des baraques où on s'est retenu d'entrer. Mais, il en est aussi d'autres, celles qui vendent des bricoles, et celles-ci, ouvertes sur la rue, vous tentent d'une autre manière. Elles sont tenues par des gens qui ont tellement vu de gens et de pays, qu'ils savent prendre leur monde : « Pour votre dame » disent les marchands en voyant Ulysse regarder leur boutique. Et lui s'est dit : « Tiens, c'est une idée : si je lui rapporte quelque chose, Amélie ne pourra plus rien me dire. »

Mais naturellement, il a choisi une chose parfaitement inutile, ou presque, une espèce de petite broche...

Et, comme le temps d'aller manger était naturellement venu, Ulysse est allé manger là-bas, dans cette auberge où il a coutume. C'est de là que vient tout le mal.

Il s'est trouvé à table avec un voyageur. Ils ont causé. Un monsieur bien poli, bien honnête. Et quand ils ont eu fini de manger, ce monsieur a proposé de jouer... Ulysse n'a qu'un principe, avec les gens qu'il ne connaît pas : c'est de dire catégoriquement : « Merci, non. »

Alors il a dit non, et pendant un moment, il s'en est félicité. L'autre, qui n'a pas l'air d'un mauvais garçon s'était remis à causer. Il a dit qu'Ulysse avait peut-être bien raison d'agir ainsi ; que lui-même, avant de *savoir*, y avait laissé pas mal d'argent.

— Savoir quoi ? a demandé Ulysse, qui aime les choses claires...

— Eh ! tous les tours qu'ils font, a dit le voyageur.

— Je voudrais bien voir qu'on me trompe, a dit Ulysse. J'ai dans l'idée que ce ne serait pas si facile que ça...

— Que vous croyez, a dit le voyageur en riant...

Et il a demandé un jeu de cartes. Il disait : « Supposez que nous jouons... »

Et Ulysse prenait les cartes. Et ce monsieur, qui est très aimable, disait encore :

— Je sais que vous avez le valet de pique tout seul, une tierce basse à trèfle, deux petits carreaux.

— Pas possible ! disait Ulysse. C'est pourtant vrai. Mais il faut être sorcier pour le savoir...

— Je vais vous montrer, a dit le voyageur. Mais dites, vous ne prenez rien avec votre café ? Moi, je commande un kirsch.

Et Ulysse, qui était très intéressé (il y avait de quoi, c'est sûr) et qui a des bonnes manières, a dit :

— Eh bien, c'est entendu. Prenons un kirsch, mais alors, c'est ma tournée, hein ?

Puis, comme l'autre protestait pour la forme, il a dit :

— Voyons-voir comme vous faites ça ? On lui a montré. Encore plus lentement. On l'a fait essayer. Il était gauche, avec ses gros doigts honnêtes, où les lignes de la peau sont noires de toutes les sèves acides des plantes. Mais il a fini par savoir tricher. Ce n'était pas tricher, bien sûr, puisqu'on lui montrait seulement. C'était comme qui dirait des tours de cartes... On lui a encore montré d'autres trucs, suivant qu'on joue à ceci ou à cela. On a voulu lui montrer pour des jeux qui ne sont pas d'ici, comme le poker, mais il a dit :

— Oh non, ce n'est pas la peine, je ne joue jamais à des jeux comme ça.

Il s'en souvient maintenant, et il en a honte.

— Bon, a dit le voyageur. Mais, ce n'est pas tout, il faut que je vous quitte, moi. Bien au plaisir de vous revoir.

Si bien qu'après coup, Ulysse s'est dit qu'il avait payé une tournée, et que l'autre, non. Que c'était en somme une façon de gagner son petit verre, et que lui s'était bêtement laissé prendre.

Il en était là, quand des amis à lui sont entrés.

— Tiens, tu es par ici, toi ? Et comment ça va ?

Et puis, ils ont vu qu'Ulysse était là, bien gêné, avec un jeu de cartes devant lui. C'est pourquoi ils l'ont plaisanté :

— Tu te fais des patiences, maintenant ?

— Comme une vieille femme ?

— Il se tire les cartes tout seul, que je vous dis...

— Dis donc, Ulysse, ce n'est pas sérieux, hein ? On va plutôt faire un yass ?

Déjà ils avaient tiré des chaises et s'étaient posés dessus. Et, comme quand on demande un jeu de cartes, le garçon vous amène toujours un petit tapis, l'ardoise et l'éponge, ils n'ont eu qu'à s'y mettre. Mais pas avant d'avoir demandé un litre...

Et c'est dans ce moment qu'Ulysse était venu avec la main, à la poche, sous la blouse. Dans la poche, il y avait la petite broche et des piécettes. Bien sûr, voyons : le coup de l'arrivée, la petite broche, le kirsch, ça fait le compte, et il ne reste que de la monnaie. Ou rien, c'est la même chose. Il y a bien l'argent du portefeuille, l'argent contrôlé au départ, et qui le sera à l'arrivée, mais à cela, il ne faut pas compter toucher.

Que faire ? Dire qu'on ne joue pas ? Ils répondrons : « Tu te f... de nous... »

Alors ?

Eh bien oui, c'est ça, exactement. C'est ce qu'il a fait. Ulysse rendu prudent par ses fautes, dirait Homère, mais notre Ulysse ne connaît pas Homère. Il s'est dit : « On va y aller. Ça réussira ou ça ne réussira pas, mais je n'ai que cela à faire » :

— Je donne.

— Eh bien, si tu veux.

Et il s'est mis à donner comme on le lui avait appris voici une demi-heure : en trichant.

Je ne peux pas vous dire tout ce qu'ils ont fait. Il y en avait un qui n'avait pas envie de tant boire, et justement l'autre aimait jouer un peu d'argent... Et maintenant, sur la route, Ulysse est bien ennuyé.

Il a un peu d'argent dans sa poche, et cet argent le brûle. Il en cause tout seul, sur la route, derrière sa jument qui remue les oreilles. Elle se dit : « Le maître, il a un peu de vent dans les voiles ». Si elle savait comme elle se trompe. Ulysse a l'esprit lucide. Il est lucide comme on peut l'être après une mauvaise action. Il leur a bien payé une tournée, en partant, pour réparer, pour se défaire de cet argent. Mais cet argent est diabolique, et il en reste...

— Heureusement, se dit-il, il n'en reste pas beaucoup. Je peux encore rendre deux ou trois francs à Amélie qui trouvera ainsi que j'ai fait petite dépense...

Il cherche. Il cherche comment s'y prendre, pour redevenir honnête. « Jette cet argent », dit une voix, celle de la conscience enfantine qui lui est revenue « sinon, il te portera malheur... »

Ulysse se remet à parler :

— On n'a jamais vu jeter de l'argent... Non, je suis bête. On n'a jamais vu ça. Qu'est-ce qu'on dirait, si on me voyait jeter des pièces dans le fossé ? Et puis, ce serait de l'argent perdu. Perdu pour perdu !... sur la route, alors ? Non, quelqu'un le trouverait qui serait bien veinard...

— Au fait...

Il a dit « au fait », comme s'il avait trouvé la délivrance. Il a secoué la bride de la jument, et la jument s'est mise au trot. Cette coquine, arrivée au sommet de la côte, avait gardé le pas, tant son maître était préoccupé.

La voilà partie. Qu'est-ce qu'Ulysse a bien pu trouver qui l'ait rendu si joyeux ? Qui l'ait tant soulagé ?

On peut voir, en tous cas, qu'il a grande hâte d'arriver au village. C'est donc là qu'il va se défaire du « bien mal acquis ? »

Il y atteint. Il y est. Il retient sa bête, tourne sur les gros pavés, et se trouve devant l'auberge.

Le temps de passer la cordelette, du mors à l'anneau du mur, et le voilà dedans.

— Un, dit-il, et du bon, du meilleur, hein ?

— Celui-ci, celui-là ou celui-là ? demande le patron-copain qui ne s'attendait pas à cette demande.

— C'est combien, déjà ?

— Celui-là ? Quatre...

— Trop peu, a dit laconiquement Ulysse.

— Alors bois celle-là, qui vaut six cinquante...

— Encore trop peu, répète Ulysse. Et tout rouge, il se décide : « Tu n'aurais pas quelque chose dans les... (il compte l'argent dans sa grosse main) huit cinquante ou neuf ? »

— Ah, oui. Du diable si je me serais douté que c'était ça que tu voulais boire...

— Oh ! dit Ulysse, une fois en passant. Du reste, on va la boire les deux, si tu veux, hein ?

— Ce n'est pas de refus.

Voilà ce que voulait dire « au fait ». Au fait, s'était dit Ulysse sur son char, pendant que sa jument se payait du bon temps, Amélie dit toujours que nous autres hommes, ce que nous buvons, c'est de l'argent jeté loin.

Alors, autant le jeter comme ça !

Une histoize d'eau... et de vin !

Cette fois, c'était décidé, il irait par Genève raviver ses souvenirs d'Ecole de recrues. Car il l'avait faite au pays des musiques à bouche, presque un demi-siècle passé...

Et voilà notre brave vigneron dans le direct...

Il faisait soif !

Autour de la caserne, il avise une guinguette et y commande trois de « Calamin »...

Tout de suite il sut à quoi s'en tenir et que ce vin n'avait jamais vu le canton de Vaud, pas même la Suisse...

— Hé ! dites-voir, mademoiselle, qu'il dit à la sommelière, j'ai demandé du « Calamin »...

— C'en est !

— Bon, alors apportez-me voir une carafe d'eau...

— De l'eau... ?

— Et rapidus...

La sommelière ébahie va au comptoir et lui rapporte un pot d'eau...

Posément, et comme s'il accomplissait un rite, notre homme de Lavaux verse de l'eau dans son vin, l'œil attentif... et boit une golée...

— C'est bien ce que je pensais... dit-il, il est meilleur...

Et se tournant vers la gente personne qui le regardait faire...

— Voyez-vous, c'est bien simple, si je verse un peu d'eau dans de l'authentique vaudois, eh bien, ça le gâte, mais si j'en mets dans du vin de Genève... ça l'améliore ! Je vous laisse la carafe, vous pouvez boire le reste...